

ENGLISH VERSION

Dance is the original form of artistic expression. It has only one instrument—the body—but it creates movement, lines, forms, and rhythm. It connects us to the earth, the sky, the cosmos, Nature. By calling on the ritual of dance to generate new forms of painting and sculpture, Alice Anderson takes part in a long ancestral tradition that runs from the indigenous peoples of the Americas and Australia to the sources of modern and contemporary dance.

As she puts it, “Dancing means finding Nature within yourself.”

Her unique approach linking art and dance evokes the pioneering choreography of Mary Wigman, Loïe Fuller, and Isadora Duncan; the kinetic art of the Bauhaus; or Nicolas Schöffer, who attempted to create interactions between machine and human, robot and dancer.

One cannot look at her work without grasping and understanding the process. These are not “paintings” in the traditional sense of the word but “Geometric Dances.” This general term includes pieces of different sizes made in various ways, with the subtitle sometimes indicating the object or material that has left its shape or imprint.

Alice Anderson has a special relationship to objects, which to her are “non-human entities.” She tries to memorise all the tools of today’s technology, including computer batteries, phones, alkaline batteries, drones, hard drives, and even packing boxes, either by shrouding them in copper-coloured wires or leaving their coloured imprint on a canvas. When working with these wires, she uses slow gestures and makes the imprint through dance movements either alone or in a group, thus restoring a link between the living and the material, the human and the non-human.

The coloured motifs that appear on black paper or felt suggest constellations, circles, and vortices. These repetitive rhythms of triangular or cubic geometrical shapes sometimes resemble contemporary totem poles in their vertical layering. Alice Anderson soaks the object in paint and then, using her movements and breath, she comes in contact with the canvas. She repeats the process with another colour. This ballet between the body, the object, and the floor—used as a dance mat—is extremely precise and complex. The artist says she is not concerned with the visual results or the aesthetic appearance of the works. What counts for her is the physical relationship with her environment: the pattern results from the energy of a body in motion. The material status of these “paintings” is ambiguous. Although they evoke gestural abstract paintings or even drip paintings, they are actually traces of performances whose motifs are random, while still very strong and visually coherent.

In this way, Alice Anderson connects with shamanic and ancient practices, affirming a connection to living beings while incorporating new technologies. It is not by chance that she uses copper-coloured wire to “memorise” her objects. Copper is the basis of internet connectivity, a symbolic material. Extracted from deep within the earth and laid down again to cross the ocean floor, it “represents the chthonic sun. Through its luminous appearance and its shadowy origins, copper is a union of opposites.”

Alice Anderson’s approach embodies this dichotomy between artificial intelligence, new technologies, and ancestral culture. She embraces ecofeminism, which connects women’s rights to the preservation of nature. Her large piece titled “Digital Goddesses” is a way for her to affirm women’s creative power and to invent new divinities in the digital era. Virtual technology allows for augmented reality, but Alice Anderson is fully aware that this must not diminish our humanity.

For her copper sculptures called “Spiritual Machines,” the principle is the same. She preserves a trace of the objects (“memorises” them, in Anderson’s terms), by entirely covering the chosen object slower process. The relationship between the human and the non-human occurs through wire that is unrolled and rolled; the movement of the body produces new configurations. This mummification touches on the sacred, evoking the cloth strips of mummies—an attempt at preservation for eternity.

By poeticising objects, by the energy of collective movement, by the breath of the dancers, and by the slow ceremony of her performances, the artist tries to find a third way between science and art, thus renewing both the language of dance and the language of the visual arts.

Marie-Laure Bernadac, curator

FRENCH VERSION

La danse est la première forme d’expression artistique, elle n’a qu’un instrument, le corps, mais elle crée le mouvement, les lignes, les formes, le rythme. Elle nous lie à la terre, au ciel, au cosmos, à la Nature. En ayant recours au rituel de la danse, pour engendrer de nouvelles formes de peinture et de sculpture, Alice Anderson s’inscrit donc dans une longue tradition ancestrale, qui va des peuples indigènes amérindiens ou aborigènes aux sources de la danse moderne et contemporaine. « Danser c’est retrouver la Nature qui est en soi », dit-elle.

Sa démarche singulière qui relie l'art et la danse n'est pas sans évoquer aussi bien les chorégraphies pionnières de Mary Wigman, Loïe Fuller ou Isadora Duncan, que les recherches cinétiques du Bauhaus ou d'un Nicolas Schöffer qui tentait déjà de créer une interaction entre machine et humain, entre robot et danseur.

On ne peut regarder ses « toiles » sans en comprendre et connaître le processus. Ce ne sont pas des « peintures » au sens traditionnel du terme, mais des « Geometric Dances ». Ce terme générique recouvre des créations de taille et de fabrique diverses, le sous-titre indiquant parfois l'objet ou le matériel qui a laissé sa forme, son empreinte.

Alice Anderson entretient une relation privilégiée avec les objets, qui sont pour elles des « entités non-humaines ». Elle tente de mémoriser tous les outils des nouvelles technologies, allant des batteries d'ordinateur, téléphones, piles, drone, disque dur, jusqu'aux boîtes d'emballages, soit en les cristallisant de fils de cuivré, soit en laissant leur empreinte colorée sur une toile. Par cette pratique faite de gestes lents pour le fil cuivré, de mouvements de danse, seule ou en groupe, pour les empreintes, elle renoue ainsi un lien entre le vivant et la matière, entre l'humain et le non humain.

Les motifs colorés qui apparaissent alors sur les supports noirs, papier ou feutre, suggèrent des constellations, des cercles, des vortex, des rythmes répétitifs de formes géométriques triangulaires, cubiques, qui ressemblent parfois dans leur superposition verticale à des totems contemporains. Alice trempe l'objet dans la peinture et au gré de ses mouvements, de sa respiration, le met en contact avec la toile, soit sur le bord, soit toute la surface, puis recommence avec une autre couleur. Ce ballet entre le corps, l'objet et le sol, qui est comme un tapis de danse, est extrêmement précis et complexe.

L'artiste se dit indifférente au résultat visuel, à l'esthétique, ce qui compte pour elle est la relation physique avec l'environnement, c'est le dessin qui est le résultat de l'énergie du corps en mouvement. Le statut matériel de ces « peintures » est donc ambigu. Même s'ils évoquent des tableaux d'abstraction gestuelle, voire de dripping, ce sont des traces de performance, dont les motifs sont aléatoires, tout en étant très forts et cohérents visuellement.

Alice Anderson retrouve ainsi des pratiques chamaniques, archaïques, affirmant le lien avec le vivant tout en intégrant l'apport des nouvelles technologies. Ce n'est pas un hasard si elle utilise pour « mémoriser » ses objets le fil cuivré, c'est le fil conducteur d'internet, mais c'est aussi un matériau symbolique, qui extrait du plus profond de la terre, et passant au fond des océans, « fait figure de soleil chtonien. Par son aspect lumineux et son origine ténébreuse, le cuivre réalise un mariage des contraires ».

La démarche d'Alice Anderson incarne cette dichotomie entre Intelligence artificielle, nouvelle technologie et culture ancestrale. Elle se reconnaît dans l'Ecoféminisme qui relie la lutte des femmes et la sauvegarde de la nature. La grande toile qui s'intitule « Digital Goddesses », est une façon pour elle d'affirmer le pouvoir créateur féminin, et d'inventer de nouvelles divinités à l'ère du numérique. Si la technologie virtuelle permet une réalité augmentée, Alice Anderson est cependant bien consciente qu'il ne faut pas que l'humanité s'en trouve diminuée.

Pour les sculptures de cuivre « Spiritual Machines » le principe est le même : il s'agit de « mémoriser », de garder la trace, mais le processus est différent, car l'action qui consiste à recouvrir entièrement l'objet choisi est plus lente et la relation entre l'humain et le non humain se fait par le fil déroulé et enroulé et le déplacement du corps engendre de nouvelles configurations.

Cette momification touche au sacré, et évoque les bandelettes des momies, une tentative de conservation pour l'éternité. Par la poétisation des objets, par l'énergie d'un mouvement collectif, par le souffle des danseurs, par le lent cérémonial des performances, l'artiste tente de trouver une troisième voie entre science et création artistique, renouvelant ainsi tant le langage de la danse, que celui des arts plastiques.

Marie-Laure Bernadac, curator